



L'image des femmes chastes dans l'œuvre hagiographique d'Alfonso Vagnoni

SANG Rui^{[a],*}

^[a]School of Foreign Languages, North China Electric Power University, Beijing, China .

* Corresponding author.

Received 5 May 2022; accepted 17 July 2022

Published online 26 August 2022

Résumé

En 1629, dans son œuvre hagiographique en chinois, Alfonso Vagnoni (c.1568-c.1640) présenta vingt-quatre vies des saintes chrétiennes dont le point commun principal est la chasteté. C'était la première fois que les histoires des « femmes exemplaires » du monde occidental de l'époque furent introduites en Chine de façon aussi importante. Sous la plume de Vagnoni, les femmes chastes occidentales reprenaient totalement les critères essentiels de la sainteté féminine chrétienne, en même temps, certains caractères correspondaient parfaitement au contexte social et culturel chinois de la dynastie des Ming. Cependant, la Chine ancienne et l'Europe du XVII^e siècle avaient des interprétations bien différentes de la chasteté. Bien que l'influence de cette collection hagiographique fût assez limitée, cette œuvre reflète, dans une certaine mesure, la communication interculturelle aux XVI^e et XVII^e siècles entre la Chine et l'Occident.

Mots clés: Alfonso Vagnoni ; Femmes chastes ; *Shengren Xingshi* ; Chine

Sang, R. (2022). L'image des femmes chastes dans l'œuvre hagiographique d'Alfonso Vagnoni. *Studies in Literature and Language*, 25(1), 115-120. Available from: <http://www.cscanada.net/index.php/sll/article/view/12683>
 DOI: <http://dx.doi.org/10.3968/12683>

1. INTRODUCTION

En 1629, dans son œuvre hagiographique en chinois *Tianzhu Shengjiao Shengren Xingshi* [*Vies des saints de*

l'Église catholique], Alfonso Vagnoni (c.1568-c.1640), jésuite italien qui resta en Chine pendant trente-six ans (1604-1640), présenta vingt-quatre vies des saintes chrétiennes. Cette œuvre est considérée comme le premier recueil hagiographique rédigé en chinois. Nous l'appelons dans cet article *Shengren Xingshi* pour être plus concis. Selon la base de données de recherche CCT-Database de la KU Leuven, il existe deux versions de cette œuvre: l'une fut gravée en 1629 à l'église catholique Chaoxingtang à Wulin (Hangzhou), et l'autre en 1631-1632 à l'église Jingjiaotang au Fujian. La première version, c'est-à-dire celle de l'église Chaoxingtang, est actuellement conservée dans plusieurs bibliothèques, à savoir la bibliothèque du Vatican, Les archives de la Compagnie de Jésus ARSI, la bibliothèque nationale de France et la bibliothèque de Suzhou.

Dans cette œuvre, soixante-quatorze vies des saints chrétiens furent présentées au lecteur chinois, dont vingt-quatre vies des saintes. En effet, dans la littérature hagiographique, l'un des genres littéraires les plus connus durant et même après le Moyen-Âge, on constate toujours une inégalité quantitative entre hommes et femmes. Par exemple, dans *La Légende dorée*, recueil hagiographique rédigé par Jacques de Voragine (1228-1298), « bestseller » médiéval qui exerça une grande influence sur l'histoire de la littérature occidentale, le nombre des saintes est bien inférieur à celui des saints masculins. Quant aux hagiographies des saintes rédigées en chinois, le nombre était encore plus petit. Selon notre recherche, à part les vies de vingt-quatre saintes racontées par Vagnoni, il n'y avait que deux récits hagiographiques des saintes chrétiennes en version chinoise pendant les dynasties des Ming et Qing. L'un était la vie de sainte Marine la Déguisée, comprise dans *Chongyitang Riji Suibi* [*Enregistrements quotidiens des faits à l'église de Chongyi*], œuvre initialement écrite par le scientifique et catholique chinois Wang Zheng (1571-1644) et traduite par le jésuite allemand Johann Adam Schall von Bell

(1592-1666) en 1638. L'autre était la *Vie de sainte Rose de Lima*, relatée en 1706 par le missionnaire dominicain Francisco Gonzalez de San Pedro (?-1730). Les deux récits apparurent après *Shengren Xingshi*. De ce fait, ce dernier peut être considérée comme la première œuvre hagiographique chinoise qui mentionne les femmes. C'était une grande originalité à cette époque-là.

Sous la plume d'Alfonso Vagnoni, les vingt-quatre saintes partagent toutes un point commun important, à savoir la chasteté. Ce sont des femmes chastes. Dans cet article, nous examinons d'abord le choix de l'auteur sur les saintes. Ensuite, nous analysons les caractères représentatifs de ces saintes, tout en les associant au contexte social et culturel chinois auquel l'auteur était confronté à cette époque-là. Enfin, en mettant en parallèle ces saintes et les femmes chastes dans les œuvres chinoises, nous explorons les interprétations différentes de la chasteté dans les deux cultures, afin de mieux saisir l'image des femmes chastes occidentales que Vagnoni présenta au lecteur chinois.

2. CHOIX DE L'AUTEUR SUR LES FEMMES CHASTES

L'œuvre *Shengren Xingshi* se compose de sept chapitres, dans lesquels soixante-quatorze vies des saints sont narrées. Autrement dit, les soixante-quatorze saints sont classés dans sept catégories, à savoir quatorze apôtres, douze pontifes, douze martyrs, six confesseurs, six ermites, douze vierges et douze veuves. Les deux derniers chapitres qui occupent près d'un tiers du livre sont ainsi consacrés aux femmes. C'était la première fois que les histoires des « femmes exemplaires » du monde occidental furent introduites en Chine de façon aussi importante.

Les vingt-quatre saintes contiennent douze vierges et douze veuves. Le sujet du sixième chapitre du livre est « tongshen shengnü » en chinois, qui signifie justement les vierges. Au début de ce chapitre, Vagnoni écrit : « Depuis l'Antiquité à nos jours, il existe toujours, dans la religion chrétienne, des femmes chastes aux aspirations élevées. De l'enfance à la vieillesse, elles ne sont jamais mariées, afin de ne pas être polluées par les hommes. Elles pratiquent la foi chrétienne avec assiduité, pour que leur corps et esprit soient tous purs, et qu'elles puissent finalement parvenir à la sainteté. » Le sujet du septième chapitre est « shoujie shengfu ». Ce terme chinois ne concerne pas seulement les veuves. En effet, il signifie les femmes mariées qui conservent la chasteté, et Vagnoni l'expliqua ainsi : « les femmes mariées qui conservent la chasteté pour la foi ». Le point commun le plus important entre les deux groupes de saintes est juste la chasteté. Elles choisirent de rester chastes, quel que soient leurs états de mariage. Certaines d'entre elles étaient très connues en Europe, et leurs noms apparurent également dans les hagiographies médiévales les plus répandues auxquelles

Vagnoni puisa sans doute, comme *La Légende dorée* et *Flos Sanctorum*, collection hagiographique espagnole rédigée par Alonso de Villegas (1533-1605). Mais il y a également des saintes qui étaient assez récentes ou moins connues pour les Européens du XVII^e siècle. Sous l'angle géographique, ces saintes sont d'origine de tous les coins de l'Europe, de l'est en l'ouest, du sud au nord. Sous l'angle temporel, la sainte la plus ancienne vécut au I^{er} siècle, alors que la plus récente vécut au XV^e siècle, assez proche de l'époque de Vagnoni. Ainsi, en tenant compte de leurs pays, époques, conditions familiales, expériences de vie, etc., Vagnoni fit de son mieux pour choisir ces femmes chastes.

Dans cette œuvre, on constate la préférence de l'auteur pour le groupe des veuves. En effet, les recueils hagiographiques médiévaux eurent toujours une préférence pour les vierges, notamment pour les vierges martyres. Cependant, sous la plume de Vagnoni, on trouve une égalité complète entre vierges et veuves. Parmi les douze veuves, il y en a certaines dont les cultes étaient moins répandus en Europe. Sainte Basillisse est un bon exemple. Elle n'était pas très connue au XVII^e siècle. Épouse de saint Julien, elle mourut même plus tôt que son mari. Elle ne fut donc pas une véritable veuve. Toutefois, son histoire apparut dans le septième chapitre de l'œuvre. De plus, dans *Shengren Xingshi*, les histoires des veuves occupent parfois plus de folios que celles des vierges. Tout cela montre que Vagnoni a cherché tout exprès douze saintes mariées, pour que le nombre des veuves égalât exactement celui des vierges.

Pourquoi Vagnoni attacha autant d'importance au groupe des veuves ? Simplement parce que les activités de ces veuves étaient plus en rapport avec celles des femmes chinoises de la fin des Ming. Dans la société chinoise où le confucianisme jouait un rôle dominant, les femmes chinoises, notamment celles des couches supérieures, étaient assez obéissantes à leurs parents, puisque la piété filiale était toujours considérée comme une grande vertu en Chine. De ce fait, le refus de l'alliance semblait difficile, voire impossible, pour les femmes chinoises. Des histoires de femmes mariées mais chastes étaient évidemment plus attirantes pour elles. De plus, par rapport aux vierges dont la plupart furent mises à la torture, les vies des veuves furent plus tranquilles. La plupart d'entre elles menaient une vie retirée. Cette situation de réclusion ressemblait aussi à celle dans laquelle se trouvaient les femmes chinoises. En effet, tout au long de ses activités missionnaires, Vagnoni attacha de l'importance à la conversion des femmes chinoises. Dans la préface, il indiqua directement que l'objectif de ce livre était de convertir le lecteur chinois. En racontant les vies des vingt-quatre saintes sérieusement sélectionnées, il espérait que ces femmes chastes occidentales pourraient servir de modèles pour les femmes chinoises.

3. CARACTÈRES REPRÉSENTATIFS DES FEMMES CHASTES DANS L'ŒUVRE

Dans la préface de l'œuvre, Vagnoni indiqua: « Je me permets de choisir les vies des saints les plus célèbres, de les traduire et les narrer, et de les publier dans un recueil. » Ainsi, l'auteur avoua qu'il avait puisé dans les hagiographies les plus répandues en Europe sans mentionner les titres. Il utilisa les termes « traduire » et « narrer » en même temps. D'une part, dans *Shengren Xingshi*, les itinéraires biographiques des saintes restaient inchangés. L'auteur conserva les suppliques que certaines saintes avaient subies, et aussi des passages « merveilleux » qui apparaissaient souvent dans les récits hagiographiques. Mais d'autre part, ce n'est pas une simple reproduction et traduction des textes existants. L'auteur adapta ses sources originales, supprima des informations inutiles pour les Chinois, et utilisa même des termes typiquement chinois. En tant qu'héritier ferme de la « méthode Ricci », soit la stratégie de l'adaptation culturelle proposée par Matteo Ricci (1552-1610), il chercha toujours à faire en sorte que ses personnages s'accordassent avec la culture chinoise. Pour parvenir à la sainteté, la vertu de la chasteté est sans aucun doute la plus déterminante. Cependant, ces femmes chastes possédaient également d'autres vertus qui étaient privilégiées non seulement par leur religion mais aussi par les femmes chinoises, profondément influencées par le confucianisme. Dans cette partie, nous examinons quelques caractères représentatifs de ces femmes chastes, tout en les associant avec le contexte culturel chinois.

3.1 Origine familiale noble

Dans *Shengren Xingshi*, presque toutes les saintes furent d'ascendance noble. Elles furent issues des couches privilégiées de la société. Leurs origines familiales reflètent leurs situations sociales. D'un côté, pendant et après le Moyen-Âge, il existait toujours des préjugés sociaux sur les couches populaires. De l'autre côté, la noblesse de famille de ces saintes peut être emblématique. Se trouvant aux échelons supérieurs de la société, elles possédaient tout ce dont les gens ordinaires rêvaient: la richesse, le confort, le pouvoir, la sécurité, etc. Cependant, elles renoncèrent résolument et volontairement à ces avantages et choisirent à l'opposée, la pauvreté et le dénuement. Leur choix put, dans une certaine mesure, influencer celui du peuple populaire. Étant un héritier ferme de la « méthode Ricci », Vagnoni préférait commencer par la conversion des lettrés que celle des paysans. Concernant la conversion des femmes chinoises, il choisit également de commencer par celles des couches les plus élevées qui partageaient des points communs avec les héroïnes dans son œuvre. De ce point de vue, les histoires des saintes d'origine des familles nobles pouvaient sûrement toucher ce groupe des femmes chinoises.

3.2 Vie ascétique

Dans *Shengren Xingshi*, en vue de parvenir à la sainteté, les chrétiennes devaient surmonter une succession d'obstacles dont le premier serait l'ascèse. Venant initialement du mot grec « *askêsis* » qui signifie « exercice » ou « entraînement », et puis du mot latin « *asceta* » ou « *asceteria* » qui signifient « moine/religieuse » ou « monastère/couvent », le terme « ascèse » désigne les disciplines variantes tant du corps que de l'esprit pour tendre vers une perfection. Selon Jean-Pierre Albert, il s'agit de priver le corps et l'esprit de leurs satisfactions les plus « animales », autrement dit, de « vaincre la nature, de se faire en quelque sorte le théâtre vivant des combats de la nature et de la grâce ». Dans l'œuvre de Vagnoni, il existe diverses disciplines de l'ascèse:

La première est l'abstinence sexuelle qui serait le point commun de toutes les vierges et veuves chastes. Selon ces dernières, la négation de la chair fut le premier pas vers la sainteté. Parmi les vingt-quatre saintes, Marie-Madeleine est une exception car elle fut une prostituée repentie. Elle commença à vivre la chasteté après une vie de désordre. Toutefois, compte tenu de sa fidélité pour Dieu pendant la deuxième période de sa vie, Vagnoni la mit dans le groupe des veuves. Cela pourrait sans doute susciter une grande espérance auprès des lecteurs chinois: il ne serait jamais trop tard pour arrêter les péchés et commencer à accumuler les mérites.

Le jeûne est un exercice assez répandu de la vie ascétique des saintes. Les religieux masculins ont parfois des difficultés à se priver de nourriture puisque leurs fonctions au sacerdoce demandent des forces physiques. En revanche, le jeûne est souvent vu comme une pratique plutôt féminine. Dans l'œuvre de Vagnoni, plusieurs saintes observèrent le jeûne. Par exemple, pour sainte Mélanie la Jeune, la fréquence de ses repas fut passée d'une fois par jour à une fois par semaine, et elle ne mangea que pour humecter sa gorge. Quant à sainte Catherine de Sienne, elle se laissa même mourir d'inanition.

La réclusion est également une forme des pratiques ascétiques adoptée généralement par les saintes. Dans l'œuvre de Vagnoni, certaines saintes se retirèrent dans un espace restreint, comme sainte Cunégonde dans un couvent, sainte Cécile dans sa chambre, etc., et certaines autres s'enfermèrent dans un endroit sauvage et retiré, comme sainte Marie-Madeleine dans une montagne loin de la ville. D'après les saintes, en s'éloignant des bruits de la foule, elles pouvaient se concentrer sur leurs pratiques. En réalité, la mode de vie retirée était déjà une habitude des femmes chinoises des couches supérieures de l'époque puisque la pensée confucéenne n'encourageait pas les femmes à rencontrer les hommes sauf leurs propres maris. De ce point de vue, elles partageaient des points communs avec les saintes chrétiennes, et elles pouvaient alors penser que les autres comportements des saintes seraient également imitables.

En outre, la vie ascétique se manifeste sous quelques d'autres formes, telles que le manque de sommeil, l'habillement sobre et simple, etc. Ces exercices ascétiques nous font rappeler un discours célèbre chinois: « Lorsque le Ciel va confier une grande responsabilité à quelqu'un, il exerce d'abord son esprit par la souffrance, et ses nerfs et os par le labeur. Il expose son corps à la faim et le soumet à une pauvreté extrême. [...] De cette façon, le Ciel stimule son esprit, stabilise son tempérament et supplée ses incompétences. » Ce discours du grand penseur confucéen Mencius met l'accent sur les souffrances volontaires que l'on devrait subir afin de parvenir au succès. Ainsi, par coïncidence, les cultures chinoises et occidentales se rejoignent, et la vie ascétique des saintes sous la plume de Vagnoni paraissait compréhensible, voire attirante pour les femmes chinoises de l'époque.

3.3 Révoltes contre l'idolâtrie

Un certain nombre de saintes dans l'œuvre de Vagnoni eurent l'expérience de lutter contre l'idolâtrie: sainte Catherine d'Alexandrie, sainte Agathe de Catane, sainte Lucie de Syracuse, sainte Cécile de Rome, sainte Agnès de Rome, sainte Christine de Bolsène, sainte Barbe, sainte Dorothee, et sainte Basille. La plupart d'entre elles subirent des supplices divers et certaines meurent même en martyres. En effet, dans la société féodale chinoise, il y avait également un grand nombre d'habitants qui vénéraient les idoles.

Alors que le confucianisme, en tant que système de philosophie, occupait une place prépondérante dans la société chinoise ancienne, le bouddhisme et le taoïsme étaient toujours les deux religions principales en Chine. En tant que religion complètement chinoise, le taoïsme est une religion polythéiste. Dans le système taoïste, il y a des dieux de la littérature, de la médecine, de la guerre, de la fortune, etc. Quant au bouddhisme, bien que son fondateur Sakyamuni fût contre l'idolâtrie, les croyants bouddhistes considéraient quand même les Bouddhas comme leurs dieux. Ainsi, à l'époque de Vagnoni, il y avait de nombreux temples taoïstes ou bouddhistes en Chine, dans lesquels se trouvaient des statues. L'idolâtrie et la superstition étaient très populaires à cette époque-là. Toutefois, tous ceux vénéraient les dieux n'étaient pas religieux. Au contraire, la plupart d'entre eux étaient des gens ordinaires qui ne connaissaient pas vraiment les dogmes bouddhistes ou taoïstes, mais qui, sous l'influence sociale de ces deux religions, avaient l'habitude d'offrir des sacrifices aux dieux, dans l'espérance que ces puissances surnaturelles pourraient bénir leurs vies et résoudre leurs difficultés quotidiennes. Ils considéraient l'idolâtrie comme une sorte de soutien spirituel.

Dans ce contexte social et culturel, sans jamais critiquer l'idolâtrie directement, Vagnoni décrivit dans son œuvre les histoires des saintes qui luttèrent contre l'hérésie. Il espérait sans doute que le lecteur chinois pourrait, à travers les vies des saints chrétiens, changer

son soutien spirituel et croire finalement en Dieu. Cela montre l'objectif ultime des missionnaires occidentaux.

3.4 Charité

Sous la plume de Vagnoni, la charité est une vertu commune à toutes les saintes. Venant du mot latin « caritas » qui signifie « cherté » et « amour », la charité est l'amour du prochain, une vertu qui tend à vouloir le bien d'autrui, le soulager de ses peines. Les saintes firent tous les efforts pour apporter du réconfort et de l'aide aux gens qui se trouvaient en situation difficile. Elles désaltèrent les assoiffés, nourrirent les affamés, soignèrent les malades, visitèrent les prisonniers, enterrèrent les morts, etc. Selon elles, la pratique de la charité permettait d'accumuler des mérites et de les diriger vers la perfection. Dans l'histoire de sainte Paule, lorsque l'on demanda à Paule pourquoi elle distribuait toujours les richesses à des inconnus, cette dernière répondit qu'elle donna aux pauvres sa fortune que le Seigneur lui avait accordée, afin de montrer l'amour du Seigneur pour toute l'humanité. De ce point de vue, le but final de la pratique de charité était pour les saintes de convertir les gens au christianisme.

Avec la foi et l'espérance, la charité est l'une des trois vertus théologiques du christianisme, et selon Saint Paul, la charité est la plus grande des vertus. En Chine, il y avait un concept célèbre qui correspondait parfaitement à celui de la charité du christianisme. C'était la pensée confucéenne de « ren ». Le terme « ren » peut être traduit de différentes façons: bienveillance, amour, charité, bonté, etc. Selon le confucianisme, « ren » est l'essence de l'humanité et la plus importante des vertus. Il représente l'aspect tendre des sentiments humains et une préoccupation altruiste pour les autres. Il ne s'agit donc non seulement de l'amour à donner aux proches, mais aussi de celui que l'on peut donner au monde entier. Le confucianisme appelle chaque individu à se mettre à la place des autres et à aider les pauvres, afin de recevoir la confiance et le respect du monde. Toutes ces idées s'accordaient bien avec le concept de la charité du christianisme. Dans ce contexte culturel, les bienfaits des saintes chez Vagnoni étaient pour les femmes chinoises faciles à comprendre et dignes d'imitation, et c'était en cela l'objectif de l'auteur.

4. INTERPRÉTATIONS DIFFÉRENTES DE LA CHASTÉTÉ

Dans *Shengren Xingshi*, toutes les vierges et veuves firent vœu de chasteté. Selon le christianisme, le vœu de chasteté est l'un des trois vœux principaux. La notion de la chasteté n'est pas exactement la même que celle de l'abstinence ou de la continence qui consistent à se priver de toutes pratiques sexuelles. Provenant du mot latin « castus », dont le contraire est « incastus » qui signifie « incestueux », la chasteté est une attitude morale liée à la vie sexuelle ou relationnelle. Selon certaines définitions,

la chasteté concerne toutes les relations entre deux personnes dans lesquelles un strict respect de l'autre est obligatoire. Dans l'Église catholique, la chasteté est une vertu qui est généralement considéré comme un idéal moral et religieux.

En effet, à l'autre extrémité du monde, dans la société chinoise, la chasteté était également une vertu très appréciée. Cependant, la Chine impériale et l'Europe du XVII^e siècle avaient des interprétations bien différentes de la chasteté.

Lorsque les premiers jésuites occidentaux arrivèrent en Chine, il y avait très peu de femmes chrétiennes chinoises. À cette époque-là, c'était généralement des nonnes bouddhistes et taoïstes qui choisirent de rester vierges à vie en raison de leurs croyances religieuses. Mais comme le confucianisme, doctrine qui s'opposait au célibat et qui prônait « plus d'enfants, plus de bonheur », jouait un rôle dominant dans la société chinoise, le nombre des nonnes était assez limité, et la plupart des femmes chinoises étaient confrontées au mariage, comme une sorte de responsabilité sociale. Néanmoins, la chasteté était un mot très souvent mentionné dans la Chine ancienne. Faisant partie du concept confucéen, la chasteté était une vertu féminine préconisée pendant une longue période et datait de deux mille ans avant l'époque des Ming où Vagnoni resta en Chine. Un ouvrage célèbre dont le titre est *Lienü Zhuan* [*Biographies des femmes exemplaires*] nous présente les vies des premières femmes chastes illustrées chinoises. Le *Lienü Zhuan* est un dictionnaire biographique compilé par le lettré Liu Xiang (-77,-6) de la dynastie Han. L'ouvrage comprend 125 récits biographiques de femmes exemplaires de la Chine antique et servit de manuel confucianiste standard pour l'éducation morale des femmes en Chine ancienne pendant environ deux mille ans. Il est divisé en sept chapitres. Les six premiers sont dédiés à 89 protagonistes qui se distinguèrent par leurs comportements vertueux, et le septième chapitre est consacré à 15 « femmes dépravées » qui servirent de contre-exemples. C'était le premier livre qui racontait seulement la vie des femmes. Il fit l'objet de réécritures durant les dynasties suivantes et exerça une influence positive pour la littérature féminine chinoise. Le sujet du quatrième chapitre du livre est « les chastes et obéissantes ». Dans ce chapitre, on distingue deux types de femmes chastes:

Le premier type concerne les veuves qui refusèrent le remariage après la mort de leurs époux. Prenons le quatorzième texte du chapitre IV comme exemple: il y avait dans le pays de Liang (Wei) une belle femme vertueuse. Son mari était mort très tôt et elle vivait toujours comme une veuve qui se refusait au mariage. Mais en raison de sa beauté, elle était entourée de nombreux prétendants, y compris des hommes de lignée noble et même le roi de Liang. Face à ces prétendants puissants, elle ne voulait pas faire de compromis. En

désespoir de cause, elle se coupa le nez avec un couteau, de sorte que les prétendants eussent peur de son apparence et ne voulussent plus la marier. En racontant cette histoire, l'auteur exprime un point de vue qui loue le courage et la forte volonté de cette femme chaste. Le dernier texte du même chapitre raconte l'histoire d'une autre veuve. Dans ce texte, la veuve qui refusa le remariage dit: « Lorsque mon mari était sur le point de mourir, il m'a demandé de bien m'occuper de ses parents, et je lui ai promis. Une fois que je l'ai épousé, ma vie est toujours liée à lui, qu'il vive ou qu'il meure. » Selon elle, pour pouvoir tenir ses promesses, le veuvage était un choix obligatoire. Tout cela reflète, dans une certaine mesure, l'attitude de la société de l'époque envers les rites de veuvage.

Quant au deuxième type de femmes chastes, il s'agit de celles qui ne quittèrent pas leurs époux qui étaient gravement malades, ou qui les traitaient froidement. Dans le quatrième texte du chapitre IV, une femme qui venait du pays de Song était l'épouse d'un homme du pays de Cai. Son mari fut atteint d'une maladie grave peu de temps après leur mariage. Cette femme refusa la proposition de sa mère de quitter son mari, car elle la trouva « inhumaine ». Dans le texte suivant, la fille d'un marquis du pays de Wei fut mariée par son père à un marquis du pays de Li. Il s'agissait donc d'un mariage politique où le couple avait des personnalités et habitudes très différentes l'un de l'autre. Son mari la traitait froidement. Néanmoins, elle croyait toujours qu'une femme chaste devait rester fidèle à son époux et qu'elle ne devait jamais quitter cette famille. Les idées de ces femmes reflètent leur compréhension de la chasteté.

Cependant, dans la Chine impériale, il existait néanmoins un troisième type de femmes chastes, à savoir les femmes qui restaient vierges avant de se marier. Et cela concernaient presque toutes les femmes car la conservation de la virginité avant le mariage était un principe moral à l'époque. Contraintes par la moralité sociale et l'éducation parentale, les femmes voulaient le faire pour montrer leur respect pour leurs futurs époux.

À travers les récits de femmes héroïques dans le *Lienü Zhuan*, nous constatons que la chasteté était déjà une vertu féminine que la société encourageait pendant la dynastie des Han. La préconisation de cette vertu s'intensifia pendant la dynastie des Song où le néo-confucianisme devint le système de pensée dominant. Zhu Xi et les néo-confucéens insistaient sur la chasteté des veuves, et le remariage des veuves devinrent l'objet de stigmatisation sociale. Le néo-confucéen Cheng Yi eut une parole très révélatrice: « mourir de faim est un petit problème, mais perdre sa chasteté est un grand problème. » Pendant la dynastie des Ming où Vagnoni vivait en Chine, la chasteté des femmes était toujours très répandue et recherchée. La suicide des veuves devint fréquent, et les veuves chastes furent considérées comme héroïnes et furent même honorées par des « paifang » (arcs commémoratifs).

En comparant les femmes chastes dans la Chine ancienne et celles décrites dans *Shengren Xingshi*, nous pouvons trouver la grande différence des significations de la chasteté. Dans l'œuvre de Vagnoni, les femmes chrétiennes conservèrent leur chasteté seulement pour Dieu, et en même temps, cette vertu concernait les hommes et les femmes. Mais en Chine impériale, la chasteté était une vertu féminine, et les femmes chastes voulaient montrer leur fidélité pour leurs maris, ou futurs maris. Ce concept traditionnel de chasteté était basé sur l'idéologie patrilinéaire, et dans un certain sens, la chasteté était un carcan que la société impériale imposa aux femmes.

5. CONCLUSION

En tant que première collection hagiographique chrétienne en chinois, le *Shengren Xingshi* accorda une attention particulière aux femmes. Dans cette œuvre, les femmes chastes étaient en occident des femmes exemplaires que l'auteur chercha à présenter aux femmes chinoises, dans l'espoir qu'elles pussent servir de modèles pour ces dernières. D'une part, chez les saintes chrétiennes, on constate des caractères qui correspondaient parfaitement au contexte social et culturel de la dynastie des Ming, ce qui a permis à l'œuvre d'être acceptée par certaines femmes chinoises. Mais d'autre part, influencée par l'idéologie patrilinéaire, l'interprétation de la chasteté dans la Chine ancienne était assez différente de celle en

Occident à cette époque-là, et cela a limité l'influence de cette œuvre. Mis à part cela, du point de vue des échanges culturels, nous pouvons constater la valeur et l'importance de cette œuvre qui mérite des recherches plus approfondies sous bien d'autres aspects, tels que l'aspect du document historique, celui de la traduction littéraire, celui de l'esthétique narratif, etc.

REFERENCES

- Albert, J. (1997). *Le Sang et le Ciel. Les saintes mystiques dans le monde chrétien*. Paris: Aubier.
- Brown, P. (1995). *Le renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*. Paris: Gallimard.
- De Voragine, J. (2004). *La Légende Dorée*. Texte traduit, présenté et annoté par Alain Boureau, Pascal Collomb, Monique Goulet, Laurence Moulinier et Stefano Mula. Paris: Gallimard.
- Dunne, G. H. (1964). *Chinois avec les Chinois: Le Père Ricci et ses compagnons jésuites dans la Chine du XVII^e*. Paris: Éditions du centurion.
- Jin, W. (2015). *A study on Alfonso Vagnoni and the spread of Western Learning to the Far East at the End of the Ming Dynasty*. Xiamen: Xiamen University Press.
- Li, S. (2010). *European Literature in Late-Ming China*. Pékin: SDX Joint Publishing Company.
- Liu, X. (2003). *Lienü Zhuan*. Jiangsu: Éditions des Classiques.
- Vagnoni, A. (1629). *Tianzhu Shengjiao Shenren Xingshi*. Wulin: Église Chaoxing.